



« L'émotion est à fleur de peau, euphorique ou brutale. Et la vie passe ainsi, de la fête au trépas, sur un rythme que Terence Davies module avec une grâce infinie. »

Laurent Rigoulet – TÉLÉRAMA

« L'un de ses plus beaux longs métrages »

Adrien Gombeaud – LES ÉCHOS

« C'est du cinéma indépendant, et du meilleur.
Peu de moyens mais du cœur.

Austère mais lyrique.

Affreux mais poignant. »

François Forestier - L'OBS

« Terence Davies, à la recherche d'un temps perdu, puis retrouvé. »

Pierre Murat - TÉLÉRAMA

REPRISE

De sa rude enfance, Terence Davies avait tiré le vibrant Distant Voices, Still Lives, à (re)voir en salles.

Il fut un temps où plus personne ne prêtait la moindre attention à **TERENCE DAVIES**. « Je suis passé par des périodes de désespoir profond, confiait-il en 2012, à l'époque de son retour en majesté avec *The Deep Blue Sea*. J'étais persuadé qu'on ne m'accorderait plus la moindre chance. » Au crépuscule des années 80, le cinéaste de Liverpool était pourtant salué par les festivals du monde entier et tenu pour « le plus grand auteur vivant » par la presse de son pays. Si son succès était fragile, c'est qu'il le devait essentiellement à la magie d'un film qui ne ressemblait à aucun autre, **DISTANT VOICES, STILL LIVES**, Prix de la critique lors



Angela Walsh, Pete Postlethwaite (1988).

du Festival de Cannes 1988, qui ressort aujourd'hui dans une copie étincelante. Terence Davies y raconte son enfance dans l'un des quartiers les plus pauvres du nord de l'Angleterre. Dans une suite de tableaux à la beauté lyrique, il met en scène l'abominable violence de son père (joué par l'inoubliable Pete Postlethwaite) et dépeint la vie de familles étouffées par la pénombre de maisons tassées sous un ciel rasant. Le fond de l'air est noir

mais le naturalisme de ses images vibre d'une respiration singulière, celles des chansons qui exaltent les sentiments, font se fondre les amoureux et soudent la communauté. « *Un dimanche où nous revenions de l'église, raconte-t-il. Ma mère a allumé la radio qui diffusait You Belong to Me. Je suis sorti jouer dans la rue et la mélodie s'échappait de toutes les fenêtres. Je n'oublierai jamais le sentiment extraordinaire qu'une chanson nous réunissait tous.* » De l'étroitesse des cours à la profondeur des pubs, les décors sont illuminés par l'intensité des souvenirs et des refrains qu'ils font tourbillonner. L'émotion est à fleur de peau, euphorique ou brutale. Et la vie passe ainsi, de la fête au trépas, sur un rythme que Terence Davies module avec une grâce infinie. — **Laurent Rigoulet** | *Distant Voices, Still Lives*, de Terence Davies (1988) | En salles.

Télérama

“Distant Voices, Still Lives” : Terence Davies à la recherche d’un temps perdu, puis retrouvé

LE CLIN D’ŒIL DE PIERRE MURAT

En 1988, le Britannique faisait sensation avec ce film autobiographique, pierre angulaire de son œuvre à venir. Retour sur ce drame proustien, à l’occasion de sa reprise en salles à partir du 22 mars.

Publié le 18 mars 2023 à 10h05

Ce fut l’événement de la Quinzaine des réalisateurs du Festival de Cannes 1988. L’autofiction n’avait pas encore envahi la littérature, ni le cinéma, et l’on découvrait avec étonnement – et même un rien de stupeur – ce réalisateur anglais nous jetant au visage, avec un mélange d’impudeur et d’épure, son enfance dans un quartier pauvre du Liverpool des années 1950 : ce père violent, cette mère battue, ces chansons entonnées en chœur contre le malheur et l’amour du cinéma comme unique consolation...

Distant Voices, Still Lives de Terence Davies ressort dans les salles le 22 mars et on retrouve avec la même fascination ce film sans véritable intrigue – presque un « musical », tant il y a de chansons accolées les unes aux autres –, où le temps, constamment, se brise, où les personnages semblent s’extraire du passé, comme si un narrateur tout-puissant les somrait d’apparaître devant nous... Cet aspect fantasmatique apparaît dès les premières séquences avec cette mère qui réveille ses trois enfants à l’aube : on les entend dévaler l’escalier, mais on ne les voit pas. Ils restent invisibles quelques secondes : c’est qu’il faut du temps aux ombres pour revenir à la lumière de la mémoire. Et c’est ce temps perdu, retrouvé, « proustien » qu’aura filmé Terence Davies. Opiniâtement. Obsessionnellement. Désespérément. En une suite de films fragiles, jamais triomphaux, mais régulièrement célébrés par des fans épars, réunis dans une même ferveur.

« *Madame Bovary, c’est moi* », aurait dit Gustave Flaubert. Formule que le cinéaste pourrait reprendre à son compte. Car c’est lui, bien sûr, le gamin de [The Long Day Closes](#) (1991) qui, devant le torse nu d’un maçon, ressent un trouble qu’il ne s’explique pas encore. C’est encore

lui, l'adolescent de *La Bible de néon* (1996), qu'il emprunte au romancier américain John Kennedy Toole : David croit pouvoir échapper à la violence du monde grâce à une tante excentrique (Gena Rowlands) qui, hélas, l'abandonne. C'est toujours lui, l'héroïne (Rachel Weisz) de *The Deep Blue Sea* (2011), soudain quittée par l'amant lâche et fragile à qui elle a tout sacrifié...

Ce que Terence Davies déteste

Le père

Celui de *Distant Voices, Still Lives*, c'est l'ogre des contes de fées, le monstre perdu dans une brutalité qui l'enivre. Il gueule. Il frappe. Il est détestable et détesté. Inexplicable et inexplicable. On retrouve ce personnage borné et féroce dans *Sunset Song* (2015) : son ombre plane sur toute l'œuvre de Terence Davies. « *Ma mère a souffert le martyre avec mon père, qui était d'une violence terrible, qui menaçait de lui fendre le crâne avec une hache. Mais que pouvait-elle faire d'autre que d'endurer ? Où pouvait-elle aller avec ses dix enfants ? Je me suis réjoui de la mort de mon père : je l'ai détesté pendant de nombreuses années, et le jour où cette haine a disparu, aucun sentiment ne l'a remplacée.* »

L'autorité

Dans le documentaire sur sa ville chérie, Liverpool (*Of Time and the City*, 2008), Terence Davies donne libre cours à sa rancœur. Il tape sur la royauté britannique – « *cette grotesque queen et son pantin de mari* ». Sur le pape, symbole de toutes les religions oppressives. Sur Dieu, ce Dieu bergmanien, tout en silence face aux détresses humaines. Et même sur ce Jésus « *aux yeux d'ange* » que le jeune Terence priait obstinément, mais en vain, pour le délivrer du double « péché » qu'il pressentait en lui : son goût pour les jeunes gens et sa passion pour le cinéma...

Ce qui le sauve

Les chansons

Elles résonnent constamment dans *Distant Voices, Still Lives, The Long Day Closes*... C'est la seule arme des déshérités contre la société qui les méprise et le seul refuge des femmes face à la brutalité des hommes qu'elles ont épousés. « *Un dimanche où nous revenions de l'église, par une belle journée ensoleillée, ma mère a allumé la radio qui diffusait You Belong to Me, chanté par Patti Page. Je suis sorti jouer dans la rue du quartier très pauvre de Liverpool où j'habitais et la mélodie s'échappait de toutes les fenêtres. Je n'oublierai jamais ce sentiment extraordinaire qu'une chanson nous réunissait tous. Je ressentais la même chose en passant près des pubs où les gens se mettaient à chanter en chœur après quelques verres.* » Chez Terence Davies, comme chez Proust, la mémoire sert toujours à conjurer l'oubli et le néant.

Le cinéma

Les deux amies de *Distant Voices, Still Lives* s'en vont pleurer à chaudes larmes devant *La Colline de l'adieu*, avec William Holden. Dans *The Long Day Closes*, on voit le jeune Bud sourire d'aise devant *Tammy and the Bachelor*, avec Debbie Reynolds... « *J'ai essentiellement grandi avec le rêve hollywoodien qui nous guidait dans l'existence et dont nous ne voulions pas admettre qu'il était un séduisant mensonge. Les comédies musicales de Stanley Donen et Vincente Minnelli, les mélodrames de Douglas Sirk avaient un tel effet sur moi que je me souviens dans le moindre détail de l'endroit où je les ai vus, du siège où j'étais assis, du chemin que j'ai emprunté pour me rendre au cinéma...* »

Les Echos

© D.R.

À 77 ans, Terence Davies est un autre secret du cinéma britannique. Depuis ses premiers films à la fin des années 1970, cet ancien aide-comptable de Liverpool a su réunir au fil des ans un public peu nombreux mais qui lui est très attaché. On ressort cette semaine l'un de ses plus beaux long métrages *Distant Voices. Still Lives*.

Davies s'inspire de sa propre vie pour nous raconter en flash-back l'histoire d'une famille anglaise modeste dans les années d'après-guerre. Il y a ces réunions de fin de semaine, ces soirées au pub, ces chansons qui égayent le gris du quotidien... et puis ce père violent. Ogre despote que l'auteur paraît, avec le temps, avoir appris à ne plus détester. Ce titre mystérieux, « voix lointaines, natures mortes », traduit parfaitement le style si particulier de Terence Davies : ces images automnales, cette texture fragile de vieux journal et ce sens du cadre soigné, équilibré. Une scène magnifique se détache de cet album. Une mère lave les carreaux sous un rare rayon de soleil anglais. « *Pourquoi l'as-tu épousé ?* entendons-nous en voix off. *J'étais jeune, il était bon danseur.* »

L'OBS

ÇA RESSORT

Distant Voices, Still Lives

♥♥♥ *Drame britannique par Terence Davies, avec Freda Dowie, Pete Postlethwaite, Angela Walsh (1988, 1h25).*

Deux films en un : dans la première partie, Terence Davies retrace son enfance à Liverpool, dans une famille dominée par un père alcoolique. Dans la seconde, les enfants ont grandi, et une nouvelle ère arrive avec les années 1950, prometteuses. Les deux chapitres ont été tournés à deux ans d'intervalle, avec les mêmes acteurs et les mêmes techniciens. C'est du cinéma indépendant, et du meilleur. Peu de moyens mais du cœur. Austère mais lyrique. Affreux mais poignant. Et Pete Postlethwaite (disparu en 2011) est absolument génial en chef de famille abusif. **F. F.**